

## Chapitre 17 : Le paradoxe de Fermi

(Adrar, 7 janvier 95)

\*\*\*

La nuit fut très calme, à peine troublée de temps à autre par un lointain blatèlement : les méharis avaient été entravés à l'extérieur du cercle des véhicules, côté nord du campement...

À l'aube, les bruits discrets des gens se rendant aux chiottes, ainsi que les grognements des bêtes réclamant pitance, me réveillèrent...

À l'aurore, le camp tout entier s'agita de plus en plus bruyamment. Je fus le premier de notre *guitoune* à me lever. Dehors, il faisait un froid de canard et le ciel – dans lequel quelques étoiles s'attardaient – passait, en allant du levant au couchant, du rubis à l'aigue-marine.

Les Sahariens s'apprêtaient à faire leur première prière, au même endroit que la veille.

Je me débarbouillai à l'arrière de la Range Rover où les chauffeurs avaient installé un bidon d'eau et une bassine *ad hoc*, quand Al Makki, ses dévotions terminées, vint me saluer. Les jeunes se pointant à leur tour, il les salua également et les mêmes salamalecs se répétèrent pour JDR et LTH puis pour Nivea, bonne dernière à sortir de la *guitoune* :

— Tu tiens à remplacer Myriam ? lui lançai-je, moqueur.

Elle me foudroya du regard : depuis le temps, je devais savoir qu'au lever, les fonctions nobles de son cerveau (et l'humour en est, selon Jul, la plus noble de toutes) tardaient à émerger ! Ce fut encore pire quand, m'ayant reconsulté pour le pipi, je lui suggérai d'aller s'éclipser derrière les méharis... Alors, afin de remettre les choses à leur vraie place, Aziza nous signala que, pour une fois, nous avions échappé au réveil en trompette de cinq heures, ce qui était réglementaire en opérations ! Finalement, ces dames n'eurent pas d'autre choix que de rouler une centaine de mètres vers le sud, puis s'accroupir derrière la Rover, à la vue de tous les *djenoûn* du désert !

Le petit déjeuner fut pris en ordre dispersé, les méharistes venant s'installer en dernier autour des plateaux, car, suivant le précepte millénaire "Soigne ta monture avant toi-même", ils avaient d'abord nourri et abreuvé leurs méharis. Café, thé, miel et confitures furent excellents, mais le pain s'avéra encore plus mou que d'habitude : il avait été oublié dans du plastique !

En tentant de griller les tranches sur le gaz, on ne réussit qu'à les charbonner.

La collation expédiée, notre petite équipe, avec les mêmes cinq goumiers, emballa *fissa* les affaires, car un long trajet de retour nous attendait. Al Makki vint nous saluer et ses hommes firent parler la poudre en signe d'adieu : visiblement, ils ne manquaient pas de munitions !

Il était environ neuf heures quand nous démarrâmes en direction du nord, avec la *Vaillante Anglaise* en tête, dans laquelle, derrière les deux chauffeurs, se trouvaient LTH, JDR et Ber. Moi, j'avais pris place à côté du chauffeur de la Toyota, Nivea et Al s'étant assis à l'arrière.

Cette configuration et le vrombissement du Diesel n'étaient pas favorables au bavardage... D'ailleurs tout le monde se ressentait d'une nuit trop brève et somnolait plus au moins.

La Rover prit bientôt le cap nord-ouest, en direction de la piste Taoudenni-Adrar. À vol d'oiseau celle-ci était effectivement plus proche que la route Bordj Mokhtar-Adrar, mais on trouva bientôt en travers de notre chemin les grandes dunes, qui nous ralentirent... Ce n'étaient donc pas des impératifs de temps qui justifiaient ladite piste, mais de discrétion : la probabilité de rencontres indésirables étant minime en plein Tanezrouft.

Vers onze heures, bref arrêt pipi/caca et rafraîchissements...

— Pourquoi on attend pas Al Makki ? me renseignai-je auprès d'Aziza.

— Il suit les méharistes : le camion est là pour transporter les bêtes malades ou accidentées.

— Ça doit arriver rarement : j'ai constaté qu'ils en prennent grand soin.

— Absolument. L'habitude est une seconde nature, positive, dans le cas de nos méharistes ; négative, quant elle contrecarre l'efficacité ou la créativité, sentença-t-elle.

— T'as raison, cette ambivalence a déjà remarquée dans l'*Pèlerinage*. Pas vrai, Jul ?

Celui-ci était en train de nettoyer ses superjumelles :

— Pardon ?... Ah, les deux aspects de la tradition ? Oui, j'ai dû en parler, mais franchement, je ne me rappelle plus les détails...

[*Il y notait que l'islamisation avait introduit en Egypte l'habillement bédouin, qui n'est pas adapté aux travaux des champs, et encore moins à la navigation, fût-elle sur le Nil. Cela perdurant jusqu'à nos jours, rien d'étonnant à ce que le fellah égyptien soit aussi misérable qu'aux temps pharaoniques... À contrario, en Europe, rappelait-il, l'habillement des classes laborieuses s'optimisa et finit par s'imposer même aux classes dirigeantes : la robe cédant progressivement la place aux hauts de chausses, puis aux pantalons – les fameux "sans culottes" ne sont-ils pas emblématiques de la révolution sociale ?... Voilà une simple histoire de frusques devenue un parangon de la différence civilisationnelle entre Orient et Occident !*]

— ... D'ailleurs je considère ce manuscrit comme un pêché de jeunesse. Beaucoup d'eau est passée sous les ponts, depuis. Vous pensez bien que les Cosmons bouleverseront sacrément le Landerneau philosophique et métaphysique d'ici-bas !

— Peut-être, mais votre récit était passionnant ! avoua Aziza... J'ai voulu le faire publier à Alger, mais sans succès. La censure, comme le Mal, se porte toujours fort bien chez nous.

— En France, y a pas d'censure d'État, mais encore faut-il trouver un éditeur non conformiste, c'qui court pas les rues – et les courra encore moins avec la concentration de l'édition.

Les chauffeurs ayant mis en route leurs moteurs, il n'était pas question de les faire attendre, car personne n'était à même de contester leur maîtrise du temps saharien.

Au bout de deux bonnes heures supplémentaires dans ce paysage de dunes absolument identiques – tout au moins pour moi –, nous déjeunâmes d'une bonne salade aux anchois avec sandwiches à la viande de poulet et au gruyère, le tout arrosé du thé brûlant habituel, ou de petite bière sortant du frigo : une attention d'Aziza, fort appréciée par Jul et moi.

Puis nous repartîmes, avec ma pomme au volant de la *Toyota*.

Le trajet était, sur les quatre cinquièmes du parcours, c'est-à-dire environ quatre cents kilomètres, parallèle aux dunes, donc facile. Seule précaution à prendre : ne pas freiner brutalement, car le sable est presque aussi traître que la neige. Heureusement, il n'y avait guère de raison de le faire.

Au crépuscule, je repassai le volant et nous roulâmes encore jusqu'à la nuit avancée, suivis, sur notre arrière gauche, par la brillante faucille du premier quartier.

Nous fîmes halte vers 21 heures à une centaine de kilomètres avant Adrar, toujours bien à l'écart de la piste. Chorba, couscous et fruits locaux composèrent un dîner banal mais tout à fait correct.

Pour éviter la perte de temps relative au montage/démontage de la *guitoune*, on décida de dormir à la belle étoile ; expression qui, en l'occurrence, avait le sens littéral. En effet, maintenant, seule Mars la brave disputait le ciel aux vraies étoiles : Saturne, suivie du croissant de lune, venaient de se coucher ; Vénus et Jupiter ne se lèveraient que vers quatre heures du matin.

Il fut décidé que les dames dormiraient dans la *Rover*, Jul et moi dans la *Toyota* et Al & Ber respectivement sous chacune des deux voitures, en creusant un peu le sable : habitués qu'ils étaient à pioncer, comme les Cosmons, dans des casiers d'environ 200 centimètres de long, 50 de large et autant de haut ! Les Sahariens préférèrent, eux, l'authentique belle étoile plutôt que d'avoir à vider la camionnette...

Pendant que l'on s'installait pour la nuit, Jul me prévint en aparté :

— Les fistons vont veiller à tour de rôle, tout en restant sous les voitures.

— Et s'il s'endorment ?

— Chez les Cosmons aussi, on connaît le réveil électronique, figures-toi !

— Bon, bon, et comment on sera alertés, en cas de besoin ?

— On connaît également l'émetteur-récepteur portable ! Et il me montra, à gauche de la braguette, sous le rabat d'une fausse pochette, un miniclavier pour la transmission de messages codés.

— Un petit microphone masqué sous le col nous permet les messages oraux, précisa-t-il. Quant à la

réception sonore, elle est assurée par un écouteur miniature inséré dans le conduit de l'oreille. Nous le portons en permanence. Le fil a la teinte et presque la finesse d'un cheveu... J'ajoute qu'il répond aux normes cosmonnes de furtivité.

Avant de nous installer dans la *Toyota*, je fis remarquer à Jul que Cérès était en train de traverser la tête du Lion... et cela parce que je soupçonnais les Cosmons d'utiliser cet astéroïde comme base intermédiaire entre Mars et Jupiter.

— Je crois que Vesta est encore plus lumineux, vu d'ici-bas, rappela-t-il. Ces deux planétoïdes devraient être visibles à la jumelle, mais il faut dessiner la position des astres environnants pour les identifier, car leur mouvement relatif est fort lent... C'est un boulot d'insomniaque, conclut-il en grimant dans la bagnole – il ne désirait visiblement pas en dire davantage.

Comme d'habitude, je sortis pisser en pleine nuit. J'eus ainsi le privilège de goûter au véritable silence saharien et d'assister au lever de Jupiter, que le poète décadent pouvait voir comme un vieux monarque libidineux s'essouffant derrière la belle Vénus, située à une dizaine de degrés devant lui ; alors qu'elle-même tentait vainement de rattraper Mars qui, pourchassant quelque glorieuse chimère, accélérât sa descente vers le ponant...

À ce sujet Nivea faisait souvent remarquer que le ciel avait déserté le champ de la poésie depuis que nos télescopes et autres sondes interplanétaires avaient dévoilé les astres dans toutes leurs intimités... confirmant ainsi l'aporie ribo-kalbrésienne comme quoi la science – devenue nécessaire à la survie matérielle de l'Humanité – chasse le mythe, apparemment nécessaire, lui, à la survie spirituelle de cette même Humanité.

Ce samedi matin, la fatigue accumulée nous poussa à laisser les goumiers prendre leur petit-déjeuner seuls, attendant que le soleil matinal ait un peu radouci l'atmosphère, avant de nous lever et nous restaurer à notre tour...

Après deux heures de piste, nous atteignîmes Adrar où nous nous arrêtâmes devant un troquet maure qui vendait aussi des journaux. Pendant que tout le monde prenait le café ou le thé (payés par LTH) à la terrasse, j'accompagnai Jul dans la boutique :

— Avez-vous *Le Monde* ? demanda-t-il au patron, un barbu en *arakiya*<sup>1</sup> et djellaba.

— Si, missié, jé Li Moùnd' ! Et il disparut pour revenir avec un numéro datant de trois jours.

— Vous n'en avez pas de plus récent ? L'autre secoua la tête.

— Avez-vous *Le Canard Enchaîné* ?

— Lé, lé...

JDR allait fouiller machinalement dans sa poche (le prix du *Monde* en dinars, triple de celui en francs, était marqué au crayon), quand il réalisa – et moi en même temps – la situation :

— Alors ? T'es comme *Mitterrando*, t'as jamais un sou en poche ! rigolai-je.

— Non, non, dit-il à voix basse. Je suis comme *Giscard*, j'ai plein de diamants dans le sac, mais je ne vais quand même pas payer le journal avec !

N'ayant pas de monnaie moi-même, il fallut donc faire appel à la bourse de notre amie.

— Je ne m'attendais pas à ce que des réflexes vieux de trente-quatre ans reviennent si vite, avoua Jul... Mais dis-moi, Aziza, ils ne connaissent pas *Le Canard* ici ?

— Si, si, des *canards* ils en connaissent, mais pas celui que vous cherchez. Le fanatisme est passé par là ! répondit-elle en riant à belle dents, comme si l'épisode l'avait rajeunie.

Les Doutrerive logèrent dans le gourbi proche du nôtre. Ils étaient à l'étroit, selon nos normes, mais Jul répéta qu'Al & Ber avaient été élevés à la cosmonne, c'est-à-dire à la dure.

Le temps de tout déballer et ce fut l'heure du repas. Simple : salade de saison (au Sahara, on produit des légumes toute l'année), côtelettes de mouton garnies de frites ; gâteaux, fruits... Mais avec un petit vin de l'Algérois, tout ce qui restait de mieux derrière les fagots d'Aziza !

Après ces journées mouvementées, chacun opta pour une longue sieste.

---

<sup>1</sup> Calotte islamique.

À la fin de celle-ci, alors que Nivea et les fistons restaient faire le ménage dans les gourbis respectifs, Jul, Aziza et ma pomme, nous nous retrouvâmes à seize heures dans le bureau amiral. Une pièce d'environ quatre mètres sur quatre, éclairée par une fenêtre donnant au sud-est, relativement grande pour le pays et munie de stores modernes à lamelles orientables.

La modeste table de travail de la présidente était située dans l'angle ouest. À sa droite, contre la paroi sud-ouest donc, il y avait une grande armoire. Le coin sud était occupé par un coffre-fort. L'espace à gauche de la fenêtre et la totalité de la paroi nord-est étaient équipés en étagères remplies de bouquins, journaux et autres documents. La partie de la paroi nord-ouest située entre la table amirale et la porte d'entrée, était couverte de cartes géographiques générales (les continents plus le Maghreb) ainsi que des cartes du Sahara – plus récentes que celles que nous avons en 61, bien sûr.

Au centre de la pièce, la grande table de réunion, entourée de six chaises, était embellie d'un grand vase de fleurs hors de saison (pour nous) : roses, œillets... ainsi que de verres et diverses bouteilles. Une musique d'orchestre fin de siècle sortait en sourdine d'une chaîne *hi-fi* posée sur la commode. Du Mahler, d'après la pochette qui se trouvait à côté : Aziza se souvenait visiblement des penchants esthétisants de "son" lieutenant...

Elle proposa de nous asseoir.

— Pour pas oublier, j'rends à César... annonçai-je, tendant à Jul la vieille mallette. C'est les papiers – dont l'original du *Pèlerinage* – qu'j'ai trouvés dans ton bureau, au fond d'la commode... Comme convenu, on a gardé tes bouquins puisqu'on t'les avait télétransmis.

— Je t'en remercie infiniment... même si j'aurai de la peine à me relire ! Bon, moi aussi je vous dois quelques souvenirs, déclara-t-il en sortant d'un sac en toile deux petites boîtes cubiques laquées : Ce sont des pierres qu'ici-bas on appelle précieuses... Elles sont identiques. Aziza, choisis-en une, je porterai l'autre à Nivea tout à l'heure.

LTH ouvrit précautionneusement la boîte à fermeture magnétique et en sortit un sachet translucide contenant un diamant taillé en octaèdre, de la grosseur d'une noisette. Alors, toute rouge sous son hâle, elle se leva pour aller donner un tour de clé à la porte d'entrée, puis faire la bise à Jul.

— Il a été taillé par les enfants, prévint ce dernier. Pas aussi bien que des professionnels, évidemment, mais tu peux le faire retailler : il y a de la marge... Passons maintenant à notre mission, enchaîna-t-il en sortant du sac un coffret de la taille d'une boîte à chaussures :

— Là c'est un assortiment de diamants purs et teintés, ainsi que d'autres pierres précieuses, mais dans leurs gangues, pouvant donc passer pour de banals souvenirs du Sahara... De toute façon Al & Ber, aussi bien que les Cosmons, étaient trop occupés pour les tailler aussi.

— Et qu'se passait-il donc d'si urgent là-haut ? questionnai-je.

— Tout le monde était mobilisé pour maîtriser la trajectoire de la comète appelée ici-bas Shoemaker-Lévy, puis celle de ses gros morceaux. C'est d'ailleurs la raison principale du retard pris sur le principe de la mission CHC.

— Tu veux dire qu'c'est eux qui ont brisé la comète ?

— Non, ce sont les forces de marée induites par Jupiter... Les Cosmons n'avaient pas intérêt à le faire, car cela augmentait la probabilité d'une collision avec un satellite jovien...

Jul ayant ôté le couvercle, les cailloux de différentes grosseurs apparurent.

— Vous voulez les faire tailler ici, je veux dire en Europe ? questionna Aziza.

— Ma foi, c'est à toi d'en décider, car elles t'appartiennent !

— Oh non, Julien, s'écria-t-elle. Vous êtes ici comme chez vous et vous pouvez rester tant qu'il vous plaira. Vous ne me devez rien et je ne veux rien, car je suis tellement heureuse de vous revoir vivant... Ces jours, j'ai l'impression que Dieu existe vraiment !

— Aziza, c'est pour te dédommager, car j'ai besoin de dollars, de beaucoup de dollars pour notre mission, qui débutera en Amérique du Nord. On est justement là pour en parler. Voilà : en accord avec les Cosmons, c'est Sagan que l'on mettra au parfum en premier...

Devant les yeux ronds de notre amie, il s'empressa de préciser :

— Non il ne s'agit pas de Françoise, l'égérie de la gauche caviar, mais du professeur Carl Sagan,

astrophysicien et vulgarisateur de renommée mondiale, qui a d'ailleurs pondu un bouquin d'anticipation sur les Extraterrestres<sup>2</sup>... J'ai réussi à lui parler au téléphone, en le branchant sur le fameux paradoxe de Fermi. Tu en as entendu parler ?

— De Fermi, oui, mais pas de son paradoxe, à moins que ce ne soit celui des jumeaux.

— Noon ! Celui-là, c'est le paradoxe de Langevin, une conséquence de la relativité einsteinienne, qui, rappelons-le, favorise l'exploration cosmique, puisque le jumeau qui voyage vieillit d'autant moins, par rapport à celui qui reste sur la Terre, que sa vitesse de déplacement est plus grande... L'histoire de Fermi est la suivante : à quelqu'un qui lui demandait son opinion sur les ET – c'était autour de 1950, une période très faste pour les soucoupes volantes –, il objecta « Mais où sont-ils donc ? », car, compte tenu des milliards de systèmes planétaires probables dans la Voie lactée, des millions de planètes fécondes auraient dû donner naissance à des civilisations, qui, sur les 7 ou 8 milliards d'années d'existence de notre galaxie, auraient eu tout le temps de l'explorer de long en large...

—... Et puisqu'on n'a pas trouvé le moindre vestige de telles visites, ça signifie que l'Humanité est l'unique civilisation ayant atteint l'ère spatiale. C'est ça le paradoxe, n'est-ce pas ? triompha Aziza.

— Exactement ; mais Sagan pense que la boutade de Fermi ne clôt pas le débat...

— Arthur Clarke et Stanley Kubrick non plus ! plaisantai-je.

— Ah oui, *l'Odyssée de l'Espace* ? C'est du merveilleux naïf, tout juste bon pour le *populo* opiomane, ce qui n'empêche d'ailleurs pas ce film de surnager parmi les innombrables navets produits sur le sujet... Pour ce qui est de Fermi, ne lui jetons pas la pierre, car lui ne se considérait pas comme infailible, contrairement à tant de prophètes et autres gourous, tous plus prétentieux les uns que les autres... Les Cosmons eux-mêmes, avancent trois raisons pour justifier leur *silence radio* vis-à-vis de l'Humanité : la première est la crainte qu'un "contact", fût-il indirect, ne provoque une contamination bactérienne aux conséquences tragiques. Ce danger, ils le connaissent depuis longtemps entre leurs propres cités-vaisseaux, qui restent parfois isolées les uns des autres pendant des siècles. Ils savent donc le maîtriser ponctuellement, comme ma propre mésaventure en témoigne... Par contre, en cas de cohabitation ici-bas, l'isolation biologique totale serait pratiquement impossible... La deuxième raison est plus subtile, mais non moins dangereuse : le dévoilement de leur présence aurait des conséquences idéologiques imprévisibles au sein de l'Humanité, et peut-être aussi dans la Cosmonité, qui serait, elle, contaminée par nos tares, et Dieu sait si elles sont nombreuses... Quant à la troisième, elle est d'ordre scientifique : devant un problème aussi gros de conséquences<sup>3</sup>, leur démarche consiste à l'étudier sans le perturber, aussi longtemps que nécessaire à une connaissance approfondie.

Épuisé par sa tirade, Jul s'arrêta pour se servir un demi verre d'eau.

— Comment nous voient-ils ? l'interrogea Aziza.

— Ils voient, hélas, mais c'est logique, d'abord nos défauts : la cruauté, la luxure, la cupidité, le fanatisme, la versatilité, etc.

— Mais tous les Terriens ne sont pas cruels, cupides ou fanatiques ! s'écria-t-elle.

— Bien sûr que non, et les Cosmons le reconnaissent volontiers, car leurs méthodes d'étude de l'Humanité sont tout à fait comparables à celles de nos entomologistes d'ici-bas...

— Ils n'envisagent pas de nous disséquer, quand même ? l'interrompis-je, rigolard.

— Ils ont disséqué les dépouilles de Vito et Romond... Ce qui leur est interdit, sauf dérogation justifiée par un danger direct, c'est de supprimer toute vie animale...

— Tu nous a bien dit, que si nécessaire, ils mangent leurs *marsus*<sup>4</sup> ! rétorquai-je.

— Il n'y a pas de prohibitions absolues chez eux... C'est peut-être ce qui explique qu'ils ne s'étripent pas entre eux, contrairement aux Humains, dont le commandement abrahamique interdit pourtant la chose !... Ce sont des empiristes convaincus : ils privilégient les faits par rapport aux théories.

<sup>2</sup> *Contact*, par Carl Sagan et Ann Druyan, 1986. Porté à l'écran quelques années plus tard.

<sup>3</sup> Les Cosmons ont déjà découvert la vie animale sur d'autres astres, mais jamais une société *sapiens*.

<sup>4</sup> Des espèces d'écureuils de compagnie, ressemblant aux *marsupilami* de Franquin...

D'ailleurs ils ont bien remarqué que dans les pays régis par une idéologie égalitaire, qu'elle soit censée être d'origine divine ou humaine, les inégalités sont, en général, plus criantes qu'ailleurs !

— Il ne faut pas confondre le peuple et les gouvernants ! fit remarquer Aziza.

— Non, mais il n'empêche que – aristocraties très fermées ou dominations étrangères mises à part – les dictateurs et autres oligarques sont issus du peuple... Les Cosmons en ont donc conclu que les Terriens ont les gouvernants qu'ils méritent. En effet, regardez autour de vous : nos concitoyens sont-ils, statistiquement, moins corrompus que nos politiciens ? Moins magouilleurs que nos chevaliers d'industrie ? Moins doctrinaires ou fats que nos intellectuels ?... D'autre part, ils ne comprennent pas non plus la hiérarchisation socio-professionnelle – tout en reconnaissant que les concepts d'égalité, de justice, de sincérité, de fidélité, d'altérité... en un mot de vertu, au sens classique du terme, ont toujours trouvé des adeptes parmi les Humains. Autant dire que le débat sur cette contradiction fait rage au sein de l'Institut d'Etudes Terriennes...

— Vous aviez vous-même déjà relevé la chose dans le *Pèlerinage*, sous le terme de schizoïdie propre à l'Humanité, n'est-ce pas ? lui rappela Aziza.

— Oui, mais je voyais cela de l'intérieur, avec la conviction toute passionnelle de la jeunesse, qui s' imagine pouvoir soigner le Mal, sinon le guérir !... Maintenant que mon point de vue, au sens littéral du terme, a changé, la conclusion que j'en tire est frigorifiante.

— C'est-à-dire ? questionna-t-elle.

— C'est-à-dire que les idéaux humains – tels que liberté, égalité, fraternité, etc. – apparaissent comme des artifices idéologiques concourant à la stabilité sociale, mais ne sont en aucun cas des principes réalisables dans le contexte d'ici-bas.

— Un peu comme les préceptes divins, que, dans le *Pèlerinage* vous appelez artéfacts<sup>5</sup> ?

— Oui, tout à fait.

— Et quels sont vos arguments pour tirer une telle conclusion ?

— Ce sont des constatations basées sur les phases d'hominisation et de socialisation de notre espèce, comparée à celle des Cosmons. Il apparaît que le moteur des sociétés humaines est l'accumulation des biens dans un milieu naturellement généreux, alors que le moteur de la société cosmonne est le partage des biens dans un milieu où règne la pénurie... En effet, les Hominien n'ont eu que la peine de cueillir, chasser et pêcher, alors que les Cosmons ont dû, à l'origine, parcourir des distances gigantesques ne serait-ce que pour se procurer de l'oxygène pour respirer et de l'eau pour boire.

— Excuse-moi, l'interrompis-je, me rappelant soudain le souhait de ma mie. Nivea va être déçue qu'on aborde de tels sommets d'la pensée en son absence.

— Tu as raison. D'ailleurs le temps passe et il faut d'abord résoudre nos problèmes immédiats ! approuva-t-il en rallumant son cigarillo qui s'était éteint depuis belle lurette. Puis il revissa le couvercle du coffret cependant que LTH sonnait Fouziya.

— Voilà... Mais, à part les dollars, nous trois avons besoin de papiers d'identité à jour.

— Sous quels noms et quelles nationalités ? demanda Aziza.

— Je garde mon identité d'origine, puisque je n'étais que disparu. Al & Ber seront, respectivement, Jean-Louis Romond, la *barbouze* du Tekouyat et Vitaliano Pietri, l'ami jésuite. J'ai avec moi les trois cartes d'identité... et je compte sur la bureaucratie française pour ne pas nous avoir placés sur la liste des décédés !

La nounou sonna alors, obligeant Aziza à se déplacer pour lui commander les boissons.

— J'ai effectivement besoin des vieilles cartes d'identité pour vous en faire faire de nouvelles, confirma-t-elle en revenant. Par ailleurs, je me propose de vous photographier tous les trois avant le dîner. Il faudra me donner vos adresses – ici-bas, de préférence ! plaisanta-t-elle.

— Et nous trois ? demandai-je à Jul.

— Je pense que le mieux, pour vous, est aussi de garder vos identités réelles. Je compte vous impliquer le moins possible dans cette affaire, car on ne sait jamais : les gouvernants de quelque

---

<sup>5</sup> Noter le *é* accentué conformément au conseil du *Petit Robert* – ce qui fige l'acception ribienne du terme.

pays que ce soit n'aiment pas être tenus dans l'ignorance de ces choses...

— Sans doute, mais, si y a un couple Advus, vaut-il pas mieux, par vraisemblance, qui y ait un couple Doutrerive... à l'exemple des célèbres Turenge, les barbouzes françaises qui ont coulé le *Rainbow Warrior* de "Greenpeace" en 86 ? suggérai-je, rigolard.

— Excellente idée, mais c'est à Aziza d'en décider.

— Vous avez mon accord, opina cette dernière sans hésiter.

Canettes de bière et eau minérale arrivèrent à point pour assouvir notre soif, tant il est vrai que c'est là où l'eau est rare que l'on éprouve davantage le besoin de boire.

Puis on estima les dépenses : six aller-retours Alger-Ithaca (État de New York) via Montréal, avec séjour d'une quinzaine de jours et location de deux voitures, cela donna quinze mille dollars, que Jul doubla :

— Trente mille dollars ça devrait suffire, avec les aléas, jugea-t-il.

— Je ne dispose pas d'une telle somme immédiatement, surtout en dollars, soupira Aziza. Et je n'ai pas idée de combien de temps il faut pour négocier ces pierres...

— Ah ! J'ai oublié de vous dire que mes enfants ont apporté chacun cinq kilos d'or fin... et que cela fait environ une quinzaine de milliers de dollars, justement... Pour le reste, il faudra trouver une banque qui, sur dépôt des pierres, nous ouvre un crédit... À Tanger par exemple !

— Hum, Tanger grouille d'indicateurs à la solde du gouvernement marocain, lequel serait trop heureux de me nuire ! Je préférerais la Suisse, suggéra Aziza.

— Trop risqué ! statua Jul. La Confédération bancaire (*sic*) est, en ce moment, dans le collimateur des Etats-Unis au sujet du recel des biens juifs spoliés par les nazis ; et dans celui de l'Union Européenne au sujet du secret bancaire, qui dissimule des trafics en tous genres.

— Et pi, comment expliquer aux douaniers suisses qu'il s'agit d'un cadeau des ET ? surenchéris-je. Ils essaieraient d'nous cuisiner : « Aah boon, iils vouus léés oont eenvouayéés commeent, céés pieerres, paar coolis postal ? », imitai-je les dits douaniers, déclenchant une franche rigolade sur le dos des *Ouin-Ouins* – qui sont paas touuss déés baanquieers douuteuux, quaand mêême !

— Je crois que le mieux, ce sera d'ouvrir un compte sur place, conclut Jul, le calme revenu.

— La plaisanterie sera encore plus difficile avec la douane *ricaine*, objectai-je.

— Je ne vous promets pas qu'il n'y aura absolument aucun risque dans cette mission ! répliqua-t-il. Chacun prendra quelques "souvenirs du Sahara" dans sa poche. Trente six cailloux ont cet aspect-là, un seul recèle une pierre précieuse !... Aziza, peux-tu écouler l'or pour, au minimum, acheter les billets d'avion ?... Par ailleurs, je propose que notre banquier soit Luc, car, pour autant que je le connaisse, il ne partage que les vertus de la profession !

— Ça m'flatte pas, car si y a une profession qui n'a qu'une vertu, c'est bien celle-là !

On rit de nouveau, sur le dos de tous les banquiers, cette fois, puis on revint à nos moutons :

— Il me faut tout de même quelques jours pour faire établir les passeports, souligna Aziza... Au fait, sachez que pour sortir d'Algérie, il faut y être entré ! Il sera donc dit que vous êtes venus de Taoudenni avec une caravane de nomades, sans passer au poste-frontière...

Autour de vingt heures, Jul passa nous prendre au "gourbi" et en profita pour offrir la seconde petite boîte à ma mie, « en remerciement de la patience sinon l'abnégation dont vous avez fait preuve durant ces longues années où Luc était tenu de vous cacher ce qu'il savait de moi ! ».

M. Habib Belhaoui, trésorier du CEIS et madame, infirmière, nous rejoignirent pour le dîner. On commença par trinquer avec le Staouéli blanc que nous connaissions déjà, puis on apprécia un couscous aux raisins secs et à la viande d'agneau, remplacée par des oeufs d'autruche (d'élevage) pour les fistons végétariens et Nivea, laquelle abhorrait l'abattage des jeunes animaux.

Nous causâmes de l'actualité. Le piratage de l'Airbus français revint sur le tapis. Tout le monde se félicita de son "heureuse issue" (sauf pour les trois passagers assassinés !), mais la question du rapport de forces entre *patriotes* et *intégristes* dans le pays, ne fut pas abordée, sans doute parce que personne ne tenait à gâcher le repas...

Nous nous séparâmes vers 21 heures, Nivea et ma pomme désirant dédier la soirée au perfectionnement de notre américain.